

Études littéraires africaines

EGYA (Sule E.), *Nature, Environment, and Activism in Nigerian Literature*. London ; New York : Routledge, Routledge Contemporary Africa Series, 2020, 188 p. – ISBN 978-0-367-43605-6



Camille Lavoix

Numéro 54, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098513ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098513ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoix, C. (2022). Compte rendu de [EGYA (Sule E.), *Nature, Environment, and Activism in Nigerian Literature*. London ; New York : Routledge, Routledge Contemporary Africa Series, 2020, 188 p. – ISBN 978-0-367-43605-6]. *Études littéraires africaines*, (54), 214–217. <https://doi.org/10.7202/1098513ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

une nécessité, et que « l’alliance entre blanc et noire, ou entre noir et blanche » est possible. Cinq annexes judicieusement choisies complètent le volume : trois paratextes de *La Nouvelle Ourika* (l’avis d’Augustine Dudon sur la seconde édition, deux pages réécrites pour cette réédition, suivies des comptes rendus parus dans la presse), « L’Abolition de la traite des Noirs » de Martial Barrois, et « Boitelle » de Guy de Maupassant. Publiée en 1889, en pleine période d’expansion coloniale, et soixante-trois ans après *La Nègresse*, cette nouvelle livre une « version assombrie » (p. 171) qui s’applique à démentir le propos optimiste d’Adèle J. Ballent et Joseph Quantin.

Ce livre s’adresse incontestablement aux lecteurs qui connaissent déjà le roman de Madame de Duras. Après la lecture de ces deux textes, on appréciera d’autant mieux l’élégance du style, la perspicacité et la finesse de l’analyse psychologique d’*Ourika*. La qualité de la présentation et du dossier critique aideront à mieux comprendre le retentissement sociologique de ce roman sur la scène littéraire des années 1820.

Thérèse DE RAEDT

EGYA (Sule E.), *Nature, Environment, and Activism in Nigerian Literature*. London ; New York : Routledge, Routledge Contemporary Africa Series, 2020, 188 p. – ISBN 978-0-367-43605-6.

Sule E. Egya est professeur de littérature africaine et d’études culturelles à l’université Ibrahim Badamasi Babangida au Nigeria, écrivain (sous le nom de plume E.E. Sule) et activiste environnemental. Ces trois casquettes reflètent l’état de l’écocritique nigériane dont le présent ouvrage, présenté en introduction comme « une étude écocritique complète sur le Nigeria, d’un genre complètement inédit » (p. 3), atteste la singularité, rappelant successivement son histoire, son inspiration utilitariste, sa volonté de décentralisation, son recours, enfin, aux traditions indigènes et au prisme local.

Les voix écocritiques nigérianes ont d’abord en commun une histoire qui a profondément façonné l’académie comme la littérature. Toutes ont scandé leur opposition aux premiers rangs des cortèges contre le colonialisme, la guerre civile, les régimes militaires ou les crimes environnementaux. Cette histoire a, selon S. Egya, une influence majeure sur l’esthétique de résistance de l’écocritique nigériane (sans oublier Fela Kuti pour la résistance musicale). Le roman *Waiting for an Angel* (2002) de Helon Habila, dont le personnage principal n’est autre qu’un écrivain se battant contre un dictateur, illustre parfaitement ce phénomène. S. Egya souligne également le rôle d’un utilitarisme d’inspiration marxiste, qui constitue l’un des concepts-clés de l’ouvrage : « L’écocritique nigériane se considère comme un instrument dans la mesure où elle offre à la personne qui la

pratique, écrivain ou universitaire, les possibilités de faire du Nigeria un espace de justice socioécologique » (p. 12 ; c'est toujours nous qui traduisons). Dès 1983, Niyi Osundare (également poète, professeur de littérature et activiste) donnait le ton avec son recueil de poèmes *Songs from the Marketplace*, affirmant que l'écocritique nigériane devrait se trouver au centre de la place du marché et être compréhensible pour les vendeurs à la sauvette. Cette position se traduit par de nombreux textes littéraires valorisant l'héroïsme des gens ordinaires, luttant collectivement contre l'oppression d'une classe dominante. Plus surprenant, on retrouve aussi dans le corpus des textes comme la pièce *Another Raft* (1988), où « les êtres naturels doivent prendre l'initiative de libérer la société de la destruction capitaliste humaine » (p. 47), ces êtres étant les vagues, les éclairs, les rats et les grenouilles, dans la tradition du nouveau matérialisme.

Comme Graham Huggan et Helen Tiffin (*Postcolonial Ecocriticism : Literature, Animals, Environment*, 2006), S. Egya plaide pour un décentrement postcolonial rectifiant l'image d'une écocritique universelle : s'opposant à « l'hégémonie de l'écocritique d'Amérique du Nord », il intime à ses collègues d'arrêter de voir le Nigeria comme un réceptacle, mais de le percevoir plutôt comme un pays contribuant à enrichir les débats au sein de la discipline. L'auteur rappelle avec force, comme l'ont fait DeLoughrey et Handley, que « les préoccupations relatives à l'environnement étaient présentes dans les littératures de différentes parties du monde avant d'apparaître en Amérique » (p. 15), une information que Cheryl Glotfelty (1996) et l'écocritique nord-américaine de la première vague ont « passée sous silence, délibérément ou involontairement » (p. 15).

Le second décentrement proposé par l'auteur s'insère dans la lignée des écocritiques postcoloniales de Marta Caminero-Santangelo, Fiona Moolla et Cajetan Iheka, pour encourager les études analysant les détails locaux dans la relation des humains avec leur environnement au Nigeria. Il s'agit ainsi de se pencher sur les spécificités des œuvres nigérianes, souvent « noyées » dans les études postcoloniales, qui, selon l'auteur, se concentrent trop sur les points de convergence entre les pays sans laisser la place aux singularités. S. Egya invite au contraire à privilégier un prisme extrêmement local, évitant les généralisations à l'échelle du continent et délaissant les thèmes globaux tels que l'Anthropocène. Autre singularité, les traditions indigènes, que l'auteur illustre en s'appuyant sur Tanure Ojaide et Niyi Osundare, qu'il juge être les deux écrivains les plus sensibles à l'écologie au Nigeria. S. Egya considère « les traditions de leurs localités ethniques (Ojaide : Urhobo, Osundare : Yoruba) » (p. 13) comme environnementales par essence et les place à la base de la poésie des deux écrivains. Sur le plan stylistique, ceux-ci puisent dans leurs idiomes traditionnels et le répertoire de l'oralité, notamment des proverbes. Du point de vue thématique, ils décrivent et préconisent un retour aux pratiques spirituelles associant les humains à la nature.

Pour structurer son ouvrage, S. Egya mobilise trois catégories – nature, environnement et activisme –, articulando ainsi trois chapitres pour appréhender l'histoire de l'écocritique au Nigeria, « de l'époque précoloniale, où les humains étaient beaucoup plus proches de la nature, jusqu'à l'époque postcoloniale, où la nature est subvertie et l'environnement bâti privilégié » (p. 7), puis rendre compte de l'activisme des écrivain·e·s. Son corpus est remarquable de diversité, présentant des classiques comme des textes relativement inconnus, qui ont pour point commun d'ouvrir des perspectives sur les réalités environnementales actuelles du Nigeria.

Le chapitre « Nature » est consacré aux relations entre humains et non-humains, envisagées dans des œuvres où le mot « pristine », convoquant un imaginaire d'harmonie, de pureté et de virginité, revient régulièrement afin de dénoncer l'impact de la colonisation et du capitalisme. Ainsi la lecture du roman *The Concubine* d'Elechi Amadi (1966) permet-elle d'évoquer une société qui n'a « jamais eu de contact avec la modernité occidentale », « scellée », « vierge [*untouched*] de toute forme d'externalité ethnique et politique » (p. 28) : l'auteur cite notamment un passage décrivant un sacrifice, donnant la liste de ses ingrédients « issus de la nature, et qui retournent directement à la nature » (p. 35), avec notamment du maïs. Il me paraît important de nuancer ici le propos en rappelant que le maïs est justement un élément américain apporté par l'échange colombien (voir à ce propos le livre éponyme d'Alfred W. Crosby, publié en 1972) et, plus largement, de remettre en question le *topos* d'une Afrique scellée, dotée d'une « nature pure », telle qu'elle est présentée dans ces lignes.

Le chapitre « Environnement » relate méticuleusement les métamorphoses du paysage à une ère de modernisation ratée, gangrenée par la corruption et les inégalités. Les œuvres analysées dépeignent la dégradation de l'environnement en raison des activités humaines : on compte parmi elles *The River God* (2014), une nouvelle où la jeune autrice Olufunmi Olubunmi Adeniran s'empare du problème des inondations récurrentes au Nigeria pour « déconstruire les institutions traditionnelles qui non seulement perpétuent l'ignorance en matière de climat, mais soutiennent aussi le patriarcat » (p. 104). S. Egya saisit l'occasion pour contextualiser le problème de certaines superstitions climatosceptiques et dénoncer les mythes qui encouragent le sacrifice des femmes pour calmer les éléments. Suit une analyse du roman *Yellow-Yellow* de Kaine Agary (2006), l'un des premiers à décrire la crise du delta dans une perspective écoféministe. La protagoniste est surnommée péjorativement Yellow-Yellow en raison de son métissage et de son « sentiment d'être un déchet abandonné » par son père grec, un de ces « marins expatriés » européens qui « polluent » les mères Ijaw du Delta comme le pétrole intoxique leurs fermes (p. 112).

Cependant, décrire les destructions environnementales « n'est pas suffisant » (p. 6), comme le note S. Egya qui présente, dans le chapitre « Activisme », des œuvres où les personnages s'opposent frontalement aux pou-

voirs institutionnels dans des zones d'éco-destruction. Le cœur du réacteur éco-activiste est le delta du Niger, abordé en étudiant le roman *Oil Cemetery* de May Ifeoma Nwoye (professeure, écrivaine, activiste) qui, selon l'auteur, prouve « comment des femmes de tous âges, éduquées à l'occidentale ou non, peuvent se dresser et agir pour s'émanciper » (p. 155) en montrant au passage que les hommes « ont failli » (p. 156). L'auteur exhorte cependant l'écocritique nigériane à ne pas se limiter au cas du delta du Niger et montre l'exemple en étudiant *Fire in My Backyard* d'Aliyu Kamal, dont l'action est située à Kano, au nord-ouest, du pays et *Wake Up Everyone* de Greg Mbajiorgu, dont l'intrigue se déroule au sud-est du Nigeria, pour dénoncer respectivement la désertification et l'érosion des sols.

Pour conclure, nous dirons que S. Egya propose une étude inédite et nécessaire, dans un style clair, sans fioritures, offrant une perspective encore trop rarement relayée dans les cercles écocritiques euro-états-uniens.

Camille LAVOIX

KAMENOFF (Lydia), DE VILLAIN (Hortense), dir., *L'Empire : centre et périphéries*. Paris : L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2022, 209 p. – ISBN 978-2-343-24788-5.

Voici un ouvrage qui propose, dans le sillage des célébrations du centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale, d'explorer à nouveaux frais le thème de « l'Empire » et des notions qui lui sont associées, dont le « centre » et la « périphérie ». Malgré la globalisation qui favorise l'émergence d'un monde multipolaire et pluricentré – on pense à la « provincialisation de l'Europe » selon Dipesh Chakrabarty –, ces notions restent d'actualité pour penser de manière critique nos réalités politiques et sociales contemporaines. On le voit dans de nombreux travaux ressortissant aux études post- et décoloniales, mais aussi dans ceux qui portent sur les champs littéraires (dont les pôles « métropolitains » exercent un attrait centripète sur les productions « excentrées ») ou encore dans les études consacrées aux mouvements migratoires intra- et internationaux vers les « centres » urbains. Si on passe outre la relative désuétude terminologique de l'Empire, force est de constater que les mécanismes impériaux ne sont pas l'apanage du passé : les diverses formes de *soft power* ou les ambitions politiques et économiques chinoises l'attestent, sans oublier l'annexion russe de la Crimée ou la récente agression contre l'Ukraine. La sortie de presse de l'ouvrage au début de 2022 représente à ce titre une singulière coïncidence, d'autant plus qu'il est issu d'une Université d'été organisée en 2018 à Saint-Pétersbourg. Notons d'ailleurs que 1918 marqua la fin de l'empire russe, et plusieurs contributions traitent de ce volet est-européen